1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

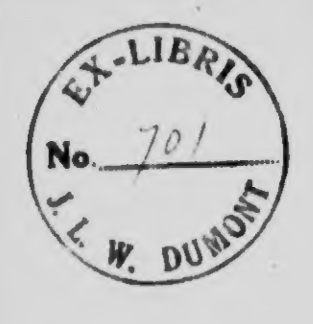
Entretien au Peuple

Un Mal à Combattre

(LA TUBERCULOSE)

Dr J. GAUVREAU,

Régistraire du Collège des Médecins et Chirurgiens P.Q.,
Membre du Bureau Médical des Artisans C.F.,
Médecin au Dispensaire de l'Enfant-Jésus.


EX-LIBRIS
No. 701
J. L. W. DUMONT

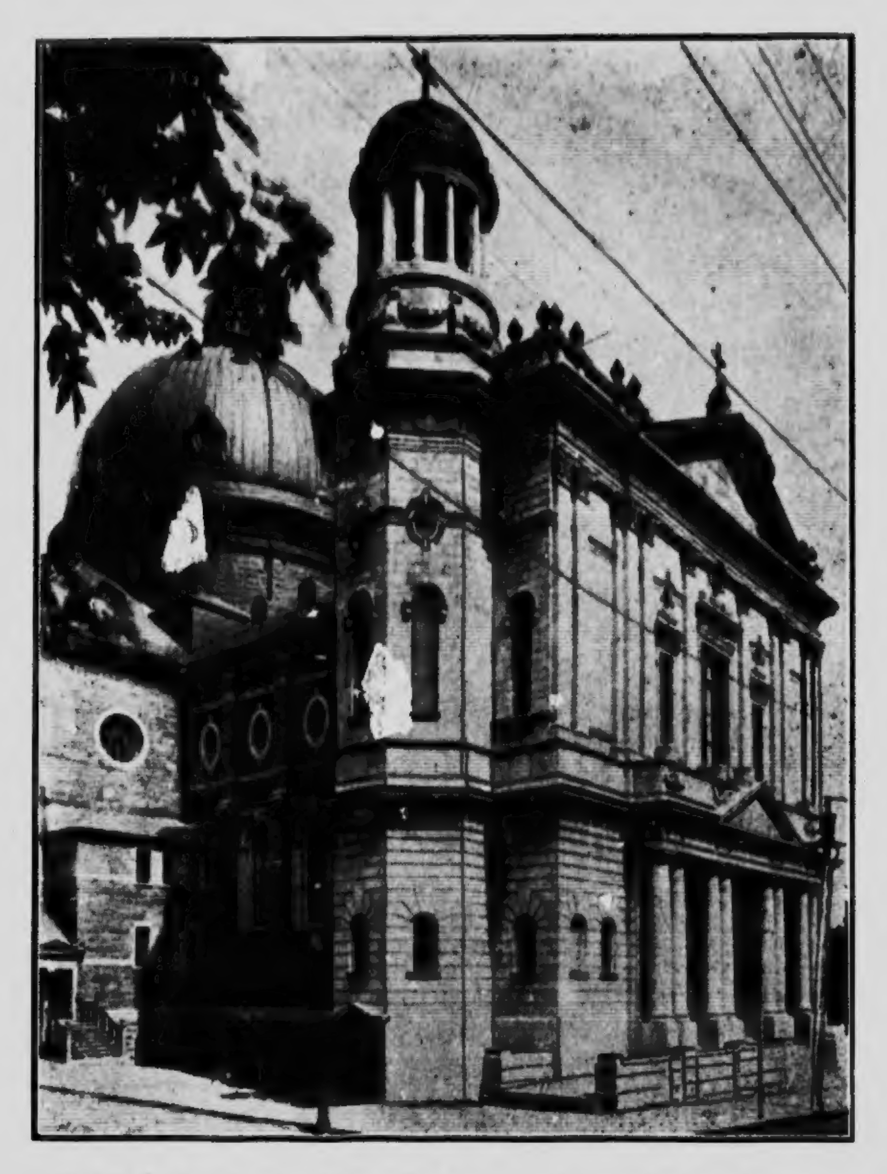
ENTRETIEN AU PEUPLE

UN MAL A COMBATTRE
(LA TUBERCULOSE)

DR J. GAUVREAU,

Régistraire du Collège des Médecins et Chirurgiens P. Q.,
Membre du Bureau Médical des Artisans C.-F.,
Médecin au Dispensaire de l'Enfant Jésus.

Aux Mères Canadiennes-Françaises,
cette plaquette est dédiée.



MONTRÉAL.—L'église St-Jean-Baptiste avant l'incendie du 27 juin 19[illegible].

PRECIS

A dix heures moins vingt-cinq, alors que nombre de paroissiens assistent, au soubassement, à une conférence médicale, la foudre tombe sur l'église Saint Jean-Baptiste, met le feu à la tribune de l'orgue, et bientôt transforme l'immense temple en un brasier ardent.

Les pompiers des six divisions de la ville, malgré une manœuvre courageuse et rapide ne peuvent contrôler l'incendie que lorsque tout l'intérieur du temple s'est effondré dans un amas indescriptible de fer tordu et de bois enflammé.

Cette église, construite en 1899 et livrée au culte en 1900, est presque entièrement détruite. Les pertes s'élèvent à $250,000, atténuées par $200,000 d'assurances.

La Patrie, 28 juin 1911.

DEDICACE

Aux mères canadiennes-françaises.

PRENEZ ET LISEZ

Instruire le peuple, par des entretiens familiers sur l'Hygiène, est, pour nous, une vocation nouvelle et tardive, imposée par les circonstances.

Depuis quelques années, nous avons consacré tous nos loisirs à cette œuvre, plus consolante que lucrative, mais que nous croyons utile et nécessaire.

Jusqu'ici, nous n'avons pas cru prudent d'affronter la critique, en publiant l'une ou l'autre de nos conférences.

Nous nous sommes contenté du bon accueil général qui leur a été fait, par les nombreux et variés auditoires qui les ont écoutées.

Aujourd'hui, nous croyons devoir céder aux sollicitations de nos confrères, et publier notre entretien sur "La Tuberculose", fait, la dernière fois, dans le soubassement de l'Eglise St. Jean-Baptiste de Montréal, le soir de l'incendie.

Vous vous en rappellerez toujours, bonnes mères de familles. C'était le 27 juin 1911, par un temps d'orages, de tonnerre et d'éclairs. Au sortir de la dernière bénédiction du Très St. Sacrement qui fut donnée dans votre Eglise, autant pour fuir l'orage que curieuses de m'entendre, vous êtes accourues nombreuses,

au soubassement, et c'est en faisant mon petit Moïse sur le Sinaï, entre mille éclairs et autant de coups de tonnerre, que je vous parlai du microbe de "La Tuberculose."

Vous aimerez, m'a t-on dit, à relire cette conférence dans vos familles, durant les longues soirées d'hiver, alors que le tonnerre ni les éclairs ne sont à craindre, que la bise souffle au dehors et que l'on s'ennuie au coin du feu. Elle vous intéressera peut-être encore ; à tout évènement, vous aiderait-elle à vous endormir, ce serait un résultat digne de mon labeur.

Mais j'espère d'avantage. Le souvenir qui s'y rattache m'assure quelle sera lue dans toutes les familles de la paroisse St. Jean-Baptiste, et je me demande pourquoi toutes les mères Canadiennes-Françaises n'en feraient pas autant. Si d'aucunes attendent, pour se renseigner sur la "Tuberculose", qu'on leur en parle, dans leur église respective, le soir de son incendie, elles courent le risque d'en mourir, elles et leurs enfants.

Savoir que cette conférence fût faite à un groupe de mères de famille, anxieuses de s'instruire, par un médecin soucieux de vulgariser les saines notions de l'Hygiène, doit être, je crois, un motif suffisant à toutes les mères auxquelles je dis : "Prenez et lisez."

J. G.

Montréal, août 1911.



MONTREAL.—La pesée des bébés au Dispensaire du St-Enfant Jésus (Blvd St-Joseph et avenue Coloniale).
(Cliché J. N. Laprès, coin St-Denis et Sherbrooke.)

ENTRETIEN AU PEUPLE

LA TUBERCULOSE

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

Mesdames,

L'INTÉRÊT que nous portons à l'œuvre des dispensaires, la correspondance de vos sentiments et les résultats pratiques obtenus, chez nous, dans notre belle paroisse du Saint-Enfant de Jésus de Montréal, m'ont fait accepter avec empressement l'honneur de vous ennuyer, l'espace d'une conférence.

C'est généralement un plaisir pour moi que d'ennuyer les autres de cette façon. Ce soir, cependant, conférencier de la onzième heure, n'ayant eu que juste le temps de réunir mes notes sur le sujet désigné, sans même pouvoir les relire, je sens le besoin de solliciter votre indulgence. J'ai l'assurance de la part des officiers de votre association médicale qu'elle m'est acquise, et sans autre préambule, j'entre dans le vif de la question.

J'ai à vous parler, ce soir, Mesdames, à la lueur des éclairs, d'un des pires ennemis du genre humain, d'une maladie qui de tout temps a multiplié ses victimes, dont la description fut connue et signalée par les observateurs de tous les siècles, qui a fait le sujet de recherches ardentes, pénibles, trop peu souvent fructueuses, dont les

savants ne se désintéressent jamais, et dont malheureusement les hommes, les femmes, les enfants, et les animaux ne cessent de mourir. Cette maladie de tous les climats, de tous les temps, de tous les âges, de toutes les époques et de toutes les conditions, c'est la TUBERCULOSE.

Pour savoir d'où lui vient son nom, et avant que de connaître sa manière d'agir, il vous faut, Mesdames, une notion très succincte et facile à retenir sur la composition de la charpente et des tissus de l'homme.

PEU DE SCIENCE

Il ne vous faut guère que retenir ceci : l'homme est l'assemblage le plus parfait qui soit au monde de cellules animales.

Tout ce qui s'attaque à la nature intime de la cellule animale, entrave son développement, la détériore ou la désagrège, s'attaque au principe même de la vie généralisée dans l'être et concourt à hâter sa mort.

Depuis que nous savons que toutes les maladies infectieuses sont microbiennes, c'est-à-dire ont pour agent un petit animal infinitésimal, qu'on appelle microbe, les ennemis de la cellule vitale, pourchassés avec acharnement sous les regards inquisiteurs des microscopes, ne se comptent plus.

MICROBE TENACE

Le plus tenace dans ses tranchées, et le plus difficile à détruire une fois qu'il a élu son domicile quelque part dans l'être, c'est le microbe de la tuberculose, qui tire son nom du fait que son petit animal, le bacille de Koch, transforme les cellules auxquelles il s'attaque en autant de petits tubercules qui donnent à l'organe un aspect tout à fait caractéristique, et finit invariablement à faire mourir le sujet qui le porte, s'il généralise son action

dans l'être ou simplement dans un organe essentiel à la vie.

Il n'y a pas longtemps, cependant, que ce nom lui est attribué.

PHTISIE PULMONAIRE

Autrefois généralement, et encore aujourd'hui pour tous ceux qui ignorent sa nature et ses ravages clandestins, la tuberculose n'est autre que la consomption ou la phtisie pulmonaire, mots très caractéristiques qui font bien comprendre qu'elle consume vivant celui dont les poumons sont à la fois le foyer et l'aliment de ce microbe destructeur.

Pas n'est besoin de vous faire un long tableau de cette forme de la tuberculose, dont l'évolution est parfois très longue chez certains héréditaires, qui tantôt évolue dans deux ou trois mois sous la forme galopante, voire même dans deux ou trois semaines sous la forme granulique.

SYMPTOMES

Un jeune homme, une jeune fille ou une jeune femme jusque là remarquable par son teint clair, ses yeux brillants et ses pommettes roses, s'éveille, un matin, la gorge sèche et la voix enrouée. Quelques quintes de toux débarrassent la voix et la gorge, et à l'heure du déjeuner, rien n'indique encore qu'un ennemi terrible a envahi la place. Cependant que chaque matin les symptômes du début se répètent et se prolongent : les chairs, les formes se décolorent, s'amollissent et tombent ; les frissons apparaissent ; les transpirations, surtout nocturnes, s'affirment ; les douleurs se multiplient dans une poitrine déjà voûtée qu'une toux incessante déchire ; l'expectoration est abondante ; la tuberculose pulmonaire est confirmée.

Le poitrinaire, bien que sceptique sur la nature de son mal, perd tôt sa gaieté. L'angoisse le suffoque ; il

lit sur les figures de son entourage, il sent qu'on répète tout bas, pour lui, ce que tant de fois il a entendu dire pour d'autres:

"Il partira à la chute des feuilles'.'

Sa tristesse, d'abord concentrée, devient parfois bavarde et méchante. Il est autoritaire et impatient. Ses passions persistent aussi, quand elles n'augmentent pas jusqu'à la fin, ce qui fait que mourir tuberculeux et croyant, c'est presque toujours mourir en saint, tandis que mourir tuberculeux et dans l'indifférence religieuse, c'est généralement conserver jusqu'au dernier soupir l'attachement à ses rêves, l'attachement à la vie qu'on a voulu faire courte et bonne, l'attachement à tout ce qui passe, sans guère se soucier de l'au delà qui ne passe pas !

Tel est le consomptif que tout le monde connaît, ce propagateur classique du microbe de la tuberculose, à la fois victime et bourreau inconscient.

AUTRES VICTIMES

Ce n'est pas pour vous, Mesdames, qu'on a dit : "Laissez les illusions aux âmes faibles, elles sont incapables de supporter la lumière," (Ibsen) ; aussi, comme j'insiste à vous dire que vous vous trompez et que vous vous trompez grandement, si vous êtes sous l'impression que les seules victimes de la tuberculose sont ceux qui toussent et qui crachent !

Pour connaître toutes les victimes de la tuberculose, il faut compter non seulement les poitrinaires, mais encore à peu près tous ceux qui, ne toussant pas, sont bossus, sont boiteux ; les porteurs de glandes aucou, de végétations dans la gorge, de tumeur dans le ventre ou ailleurs ; tous ceux qui souffrent de façon incommodante et persistante du côté des reins, du côté de la vessie, et



MONTREAL.— Le Dispensaire Bruchési anti-tuberculeux.
(Cliché J. N. Laprés, coin St Denis et Sherbrooke).

du côté des organes génitaux ; à peu près tous les enfants qui meurent de méningite ; un grand nombre de ceux que l'on classifie, faute de moyens investigateurs propices, parmi les victimes de la diarrhée infantile ; les adultes à intestins déraillés ou à boyaux tordus ; les infirmes de toute espèce et les suppurants de toute sorte, toutes catégories qui traînent misérablement leur existence. Le dénombrement de ces malades étant fait, retranchez du total 10% en cas d'erreur, vous restez avec 90% que vous pouvez, sans crainte, classer parmi les victimes de la *Tuberculose.*

Et pour être d'accord avec les statistiques officielles, sachez qu'elles accusent, dans notre province de Québec trois mille décès par année et accordent à la *Tuberculose* une mortalité de 12%, quand les statistiques du monde entier réunies nous disent que la moyenne de la mortalité, en général, est de 14 pour 1,000.

Et encore, chez nous, la statistique demeure incomplète, car elle ne tient pas compte d'une foule de décès enregistrés au compte de maladies diverses qui ne se sont terminées fatalement que parce que les sujets étaient porteurs d'une tuberculose latente. — (Dr Rousseau, Québec.)

CARACTERE DU MICROBE

Pourquoi la réalité affecte-elle à la Tuberculose un si fort contingent de victimes ?

C'est que le microbe de la Tuberculose est, de sa nature, excessivement localisateur et résistant.

Localisateur, c'est-à-dire qu'il se cantonne à l'endroit le plus vulnérable de l'économie qui lui offre une porte d'entrée, et poursuit avec acharnement son travail de désorganisation de la cellule animale, jusqu'à ce que, impuissante à lutter contre lui, l'économie tout en-

tière soit infectée, ou le lieu de son élection complètement détruit.

Résistant, c'est-à-dire que de tous les agents physiques, aucun ne le tue. Les courants électriques ne sont pour lui qu'un bain de soleil. La chaleur sèche à 100 degrés centigrades ne l'incommode pas. Il résiste au froid le plus intense, à la congélation persistante, à la salaison, à la putréfaction ; et une fois qu'il a quitté sa victime, à l'aide des crachats ou de la suppuration des malades, il n'y a guère que trois agents qui puissent le détruire : *le feu*, *l'ébullition*, et certaines substances médicamenteuses qu'on appelle les *antiseptiques*.

CAUSES DU MAL

Ceux qui traitent de la question, dans les vieux pays, signalent comme l'une des causes principales de la tuberlose le *paupérisme ou la misère*.

Il fait bon de constater que tel n'est pas le cas chez nous. Les paresseux de profession sont assez rares dans notre province, et à qui veut, le travail arrive plein les bras. La maladie peut amener la misère mais il est rare que la misère soit cause de maladie. Chacun, semble-t-il, aspire et parvient à une modeste aisance ; et si, malgré des moyens relatifs ordinaires, l'on ne se donne pas le confort hygiénique qui convient, c'est que l'éducation fait défaut et que l'on sacrifie le bien être à un luxe inutile.

Mais si, par exemple, sous le vocable de la misère il convient, comme je le crois, de comprendre l'*alimentation défectueuse et la mauvaise hygiène*, je n'hésite pas à dire, qu'ici comme aux vieux mondes, la misère entre en cause et prépare indubitablement le terrain à la tuberculose par excès, comme là-bas elle le prépare par défaut. Qu'un ballon soit inserviable, parce qu'on ne le souffle pas

assez ou parce qu'on le souffle trop, c'est toujours un ballon inserviable !

HOSPITALITE DE MAUVAIS ALOI

C'est en parlant des causes de la tuberculose qu'il convient de signaler *l'esprit hospitalier canadien-français*, à la fois digne d'éloges et d'amers reproches.

Je passe sous silence les éloges et m'attarde, à dessein, à déplorer cette coutume profondément enracinée, chez nous, de consacrer aux visiteurs, aux parents éloignés, à ceux qui ne passent que quelques heures de l'année en notre compagnie, si ce n'est au beau de la belle, la plus grande chambre de la maison, celle que, tous les jours, le soleil inonderait de ses bienfaisants rayons de lumière si, sur les croisées hermétiquement closes, ne se superposaient, comme sur un oignon les pelures, les petits rideaux d'en bas,les petits rideaux d'en haut, les toiles vertes, jaunes ou blanches, les grands rideaux de guipure, de dentelles ou de points-d'esprit, et les imposantes mais sombres portières en chenille !

Savez-vous, vraiment, ce que vous faites, bonnes mères de famille, en agissant ainsi ? Vous privez la plante de ses rayons de lumière. Vous laissez se développer dans l'ombre et l'humidité d'une salle de famille mal aérée et sans soleil, au centre de votre habitation, les pauvres petits qui devraient plutôt, de six heures du matin à midi ou de midi à six heures du soir, prendre leurs ébats dans le salon d'en avant, sans tapis ni rideaux ni tentures mais trempé de rayons de soleil.

COUTUME CRIMINELLE

Quand on y songe sérieusement, l'on ne peut s'empêcher de dire qu'elle est vraiment criminelle, cette coutume de consacrer à la vanité de quelques rares réceptions,

souvent au plaisir de paraître à l'aise sans l'être, la plus spacieuse et la meilleure pièce de nos habitations. Il faut réagir contre cette coutume, et nous n'y parviendrons que si l'amour maternel, instruit de ses devoirs, comprend qu'il faut immoler au bien-être de l'enfant une à une, les exigences de la vie sociale mal entendue, de cette vie toute faite de compromission, d'étalage, très souvent de regrets et de sacrifices. Vivons selon nos moyens, certes, j'en suis, mais en autant que cela veut dire, élever nos enfants, dans la mesure de tous les moyens à notre disposition, et qu'il faut nous tenir pour coupables de lèse-santé particulière et publique, si nous sacrifions aux vaniteux raffinements de notre société, ne serait-ce qu'un rayon de soleil ou quelques centimètres cubes d'air pur.

SURMENAGE GENITAL

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il faille consulter le calendrier pour savoir quand il convient de prier le Seigneur de nous donner des enfants. La fécondité inlassable des mères canadiennes, à la campagne surtout où la tuberculose est presqu'inconnue ne devient, semble-t-il, qu'une cause de tuberculose bien peu importante, dans les grands centres, où il faut accuser non pas, comme certains auteurs le prétendent, *le surmenage génital de la femme,* mais bien plutôt le manque d'air pur, l'habitation humide et malsaire, les logis sans soleil, les ateliers insalubres, les millieux publics et les parcs contaminés, quand ce n'est pas, pour les classes aisées ou les femmes légères, le surménage social, les veilles prolongées, les parties de bridge au petit jour, les théâtres, les spectacles, les intrigues diplomatiques ou amoureuses. Sans doute, faut-il tenir compte des prédispositions héréditaires et des dangers inévitables de la vie courante,

mais que nos femmes reprennent à cœur leur rôle de mères, et, à la ville comme à la compagne, elles resteront fécondes et vigoureuses, et les Cornélies de tous les pays du monde leur envieront, leurs joyaux.

Mesdames, sous prétexte de santé, ne jouez pas à l'américaine: ce n'est pas, quoiqu'on en dise, un jeu d'enfant. En supposant qu'il éloignerait de vous la tuberculose, ce que personne n'a encore tenté de trouver, soyez certaines, laissez-moi vous le dire en passant, qu'on n'entrave pas impunément, dans sa marche, au point de vue physique, (sans tenir compte du côté moral), une fonction comme celle des organes générateurs.

L'ALCOOLISME

Je n'ai pas à reprendre la thèse qu'on a dû, déjà, développer devant vous. Je tiens, cependant, à m'autoriser du témoignage d'un savant, le Dr. Letulle de Paris, pour conclure comme il concluait, dans un rapport au congrès international contre l'alcoolisme, tenu à Vienne en 1901, que de toutes les maladies chroniques l'intoxication lente par l'alcool est celle qui prépare le mieux à l'invasion de la tuberculose pulmonaire, celle qui aggrave le plus sûrement, en frappant d'impuissance le traitement basé sur l'hygiène et sur la diète.

POUSSIERES VIRULENTES

Enfin, devons-nous le dire et nous y attarder un peu, dans l'immense majorité des cas, c'est par des poussières virulentes, en suspension dans l'atmosphère, que la maladie se contracte. Les personnes saines introduisent ces poussières dans leurs poumons en même temps que l'air inspiré.

Il y a à peine 45 ans, en mil huit cent soixante-cinq,

que Villemin indiquait à l'Académie de médecine de Paris les dangers de contagion de la tuberculose.

En 1882, Koch, savant allemand, découvrait l'agent de l'infection tuberculeuse.

Au congrès de la tuberculose, en 1898, l'on mettait à l'ordre du jour le rôle de la contagion.

En 1899 à Berlin, en 1901 à Londres, en 1905 à Paris, et je dois ajouter avec orgueil, en 1906 au congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, à Trois-Rivières, le fait saillant mis en lumière par de multiples observations, fut que la contagion est la cause incomparablement la plus fréquente de la tuberculose, et que le crachat du tuberculeux est le principal agent de la contagion par l'infection des locaux d'habitation et des places publiques. A ces divers congrès, il fut encore prouvé, expérimentalement, que la contagion ne s'opère pas seulement par les produits des crachats desséchés et mélangés aux poussières, mais qu'elle peut s'effectuer dans la dissémination des particules des crachats que les phtisiques projettent autour d'eux par la parole, la toux, voire même par l'éternuement.

RECHERCHES CONCLUANTES

Parmi les nombreuses recherches sur les contagions de la tuberculose intéressantes à connaître et fort concluantes, je me permets d'en rapporter deux qui ne manquent pas d'originalité, et à l'aide desquelles on peut aisément étayer des conclusions pratiques.

Vers 1896, dans une municipalité du nord de l'Europe, on avait constaté, en très peu de temps, une vingtaine de cas de tuberculose, et ces cas se recrutaient, parmi ceux qui avaient à faire des recherches aux archives municipales. L'idée vint à un médecin d'examiner ces documents, et l'on put constater que toutes ces paperasses

fourmillaient littéralement de bacilles de Koch. L'enquête permit d'établir que longtemps auparavant un des employés aux archives avait l'habitude de mouiller son doigt de salive avant de tourner les pages. C'était évidemment de cette façon que toutes les pièces s'étaient infectées au point de communiquer la tuberculose à ceux qui venaient plus tard les feuilleter.

Voici un autre fait que je livre principalement à la considération des jeunes filles, volages ou non, assez intelligentes pour comparer elles-mêmes et conclure que de la langue aux lèvres le pas est court.

Le docteur Bousquet, de Paris, avait dans son service d'hôpital un tuberculeux, grand collectionneur de timbres-poste. Ce malade faisait un échange de timbres avec ses camarades de salle. Le médecin craignant une contamination quelconque par les timbres mouillés par la salive du tuberculenx, se décida à faire une expérience.

Trois cents timbres souillés par le malade furent placés pendant vingt-quatre heures dans de l'eau stérilisée. Cette eau fut injectée à huit lapins. Les huit lapins moururent de la tuberculose !

Jeunes filles, rappelez-vous l'expérience des lapins !

MOYENS SUGGERES

Parmi les divers moyens suggérés, non pas pour enrayer cette maladie mais pour diminuer le nombre de ses victimes, il y a lieu de distinguer entre les moyens de préservation pour ceux qui ne sont pas atteints, et les moyens d'assistance aux victimes du mal.

Les moyens d'assistance aux victimes du mal, consistent surtout dans l'œuvre du placement des enfants tuberculeux à la campagne, dans l'œuvre des sanatoriums, dans le genre de ceux de Rainbow Lake, de Ste-

Agathe des Monts, et dans l'œuvre des dispensaires dans le genre de celui que l'initiative privée, associée à l'initiative religieuse, vient de fonder à Montréal : tous moyens fort complexes en eux-mêmes et qui demanderaient à être spécialement expliqués. Toutefois, peut-on dire qu'ils synthétisent tout le traitement de la tuberculose et se résument à trois choses : une bonne alimentation, du soleil et de l'air pur.

LE SANATORIUM

Vous entendez souvent parler des sanatoriums, mais vous êtes, comme le grand nombre, sous l'impression qu'une cure, en un tel endroit, n'est possible qu'aux riches, aux fortunés. Je tiens à vous convaincre du contraire. Quiconque habite une maison saine et peut s'exempter du travail, peut, s'il est tuberculeux, transformer sa demeure en un sanatorium, puisque les bases du traitement sont : le repos, la suralimentation et l'air pur.

RAINBOW LAKE

La semaine dernière, en compagnie de votre président M. le Dr Germain et de M. le Dr Jeannotte, mes collègues du bureau médical de la Société des Artisans Canadiens-Français, j'ai eu l'avantage d'aller faire une étude sur place, au sanatorium antituberculeux fondé par l'ordre des Forestiers Indépendants, à Rainbow Lake, dans l'Etat de New-York.

Je crois vous intéresser par la description de ce sanatorium qui ne diffère des nôtres que parce qu'il n'est destiné qu'aux membres tuberculeux d'une même association et qu'il est l'œuvre de la mutualité.

Rainbow Lake est situé à 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans les Adirondacks. Un chemin de fer longe ses bords. Le niveau auquel il se trouve,



RAINBOW LAKE, N. Y., U. S. A. (dans les Adirondacks).—Sanatorium anti-tuberculeux des I. O. F.

son isolement et ses facilités d'accès en font un site idéal pour les victimes de la Tuberculose. Les Forestiers Indépendants l'ont compris. Ils ont acquis des centaines d'acres de terrain, autour de ce lac, et ont construit un sanatorium destiné exclusivement aux tuberculeux de l'Ordre.

Ce sanatorium comprend deux corps de logis principaux dont l'un "The Main Building", est à trois étages avec, à chaque étage, une large véranda munie de passes en cuivre, et de vastes chambres bien aérées et confortablement meublées. Ce corps de logis destiné aux tuberculeux avancés peut hospitaliser douze à quinze malades par étage.

Le second corps de logis appelé "The Cottage", est un pavillon séparé, à proximité du premier, réservé aux tuberculeux de la première période, c'est-à-dire à ceux dont l'amélioration est certaine et la guérison probable. "Le Cottage" loge confortablement une dizaine de malades.

A part ces constructions, d'autres constructions, de moindre importance mais non moins indispensables au bon fonctionnement de l'oeuvre, constituent les dépendances du sanatorium. Il y a la résidence privée du Surintendant, le pavillon des servantes, une immense glacière, un magasin à provision, un four crématoire, une salle à désinfection, un hangar, des écuries, etc.

L'installation, telle quelle, y compris l'aménagement, a coûté, nous dit-on, $30,000, et le coût de revient de chaque malade est à peu près $12.00 par semaine ; c'est-à-dire que pour rencontrer les besoins de cinquante tuberculeux, l'Ordre des Forestiers Indépendants a déboursé, d'un seul coup, $30,000, et a dû s'assurer semblable revenu, annuellement, pour le fonctionnement de l'oeuvre.

Pour arriver à ce résultat chaque membre doit verser, mensuellement, à la caisse de l'œuvre, un sou !

Quel traitement suivent les tuberculeux dans ce sanatorium, êtes-vous anxieuses de savoir. Il se résume à ceci : les malades viennent surtout y faire une *cure d'air* aidée et complétée par l'emploi méthodique et judicieux de toutes les ressources de l'Hygiène, par une alimentation généreuse mais réglée et surveillée, par le repos absolu dans certains cas, par l'exercice toujours modéré et proportionné aux forces du malade.

REGLEMENT AU SANATORIUM

Ce qui fait le succès du traitement, c'est l'observance du règlement,

A 7hrs l'on se lève. A 7½ l'on déjeune, à 8 hrs l'on se recouche sur des chaises longues, en plein air, sous les vérandas. A dix heures l'on se pèse. Durant l'avant-midi, l'exercice varie de dix minutes à une heure, avant le dîner qui se prend à midi. La sieste pour tout le monde se prolonge de 1hr. à 4hrs. A quatre heures l'on fait enregistrer son degré de température. Si le thermomètre dépasse seulement d'un dixième la normale, l'on se recouche, en plein air, jusqu'au souper servi à 6hrs. Pour les fiévreux, et c'est le grand nombre, la sieste au grand air est encore obligatoire jusqu'à neuf heures, alo que l'on réintègre le logis pour le coucher dans les chambres fenêtres ouvertes, à moins que l'on ne préfère s'emmailloter au grand air, pour la nuit. Aucun remède, aucun médicament n'est administré ; mais par contre, quand il se lève ou quand il se couche, quand il va à la consultation ou quand il en revient, chaque fois qu'il juge son estomac capable de les supporter (et il entraîne son estomac à ce régime), le tuberculeux, au sanatorium, se gave de lait et d'oeufs crus, de façon à ce qu'en moyen-



STE-AGATHE-DES-MONTS.—Sanatorium anti-tuberculeux.

ne, chaque patient ingurgite, tous les jours, entre les repas, une pinte de lait, et mange une douzaine d'oeufs crus. L'air sec et vivifiant de l'altitude où il se trouve et le besoin de restauration des poumons du malade expliquent pourquoi il supporte facilement cette suralimentation ; mais encore, faut-il généralement l'entendre lui-même nous dire qu'il s'en trouve bien pour le croire. L'estomac le plus robuste d'un ouvrier d'une usine quelconque ne saurait résister huit jours à pareil régime alimentaire ; c'est que le tuberculeux, au sanatorium, s'imprègne constamment d'air pur, sec et vivifiant qui active les échanges, tandis que l'artisan ne respire qu'un air contaminé, à peine suffisant au besoin de la respiration, et plutôt de nature à l'entraver.

RESULTAT DU TRAITEMENT

Quel est le résultat du traitement ?

Nous avons posé cette question au Surintendant médical de Rainbow Lake qui n'a pu nous répondre faute de statistique. Il n'y a pas encore une année que ce sanatorium fonctionne. Il est encore dans sa période d'organisation, et il n'a pas eu, jusqu'ici, de personnel vraiment stable. La réponse, nous l'avons plutôt obtenue des malades, en conversant avec eux. Tous disent que leur état s'est amélioré au traitement. D'aucuns, même, se croient parfaitement guéris, parce qu'ils ont été fidèles au traitement depuis cinq ou six mois, et qu'ils ont l'assurance de pouvoir quitter bientôt le sanatorium. Malgré l'arrêt de mort écrit sur la figure d'un grand nombre, il nous a été particulièrement agréable de constater quel immense soulagement moral cette institution prodigue à ses membres tuberculeux, si elle ne parvient que rarement à les guérir ou à améliorer sensiblement leur état. A peu d'exceptions près, les patients de Rain-

bow Lake appartiennent à la classe ouvrière. Déclarés tuberculeux par les médecins de leur cour respective, ils ont obtenu leur entrée gratuite au sanatorium de l'Ordre, où ils vivent d'air et d'espérance,selon qu'il convient à leur état, tandis que leur famille garde pour elle seule la rente hebdomadaire que leur prodiguent les bienfaits de la mutualité. Le chef malade s'achemine vers la guérison, du moins il l'espère, et cette espérance est doublée par la consolation de se voir, à l'instar des riches et des fortunés, dans le milieu de plus propice à son état, sans avoir à priver sa famille du fruit de ses économies, ni des bienfaits de son assurance.

C'est là, croyons-nous, le plus beau résultat auquel puisse aspirer la mutualité, parce qu'ainsi non seulement elle travaille au bien-être matériel de ses membres, mais assure à la plus nombreuse classe de ses malades un état d'âme auquel, sans cette oeuvre, la majorité ne saurait atteindre,

Nous avons rencontré, dans ce sanatorium, des patients de toutes les nations et particulièrement des Canadiens-Français venus de partout, depuis les bords du St-Laurent jusque des rives de l'Ohio. Il ne leur manque, disent ceux-ci, que la voix du prêtre et les consolations du culte religieux. Tous sont unanimes à louer l'administration et les bienfaits du sanatorium de Rainbow Lake. Le Comité médical de la Société des Artisans Canadiens-Français fut heureux de joindre son témoignage au leur pour reconnaître le mérite de l'œuvre, le dévouement du personnel, et les bienfaits pratiques de la mutualité bien comprise appliquée aux oeuvres sociales de ce genre, et en autantque j'y suis personnellement concerné, je forme le voeu que nos sociétés mutuelles canadiennes-françaises catholiques s'entendent,et prennent l'initiative d'un aussi

beau mouvement. Pour elles, c'est le plus sûr pas à faire pour enrayer l'enrôlement de nos compatriotes dans des sociétés déclarées, naguère encore, par le Pape Léon XIII, suspectes et dangereuses.

MOYENS DE PRESERVATION

Qnant aux moyens de préservation, comment les appliquer ?

Tout simplement, Mesdames, en commençant par mettre en pratique, pour soi-même, les conseils qui se dégagent des considérations familières que je viens de faire. Une fois que l'on est convaincu qu'il importe à notre santé personnelle de se prémunir contre un mal, la vie de l'être étant en cause, tout préjugé tombe, toute coutume, pour séculaire qu'elle puisse être, est abandonnée.

Combien avez-vous connu de grand'-pères et de grand'-mères qui couchaient leurs fenêtres ouvertes ? Et cependant cela est d'usage courant aujourd'hui, et loin de s'en plaindre, l'humanité s'en trouve mieux.

SANCTION AUX LOIS

Il a fallu édicter des lois sévères pour défendre de cracher sur le parquet des édifices publics, dans les chars, sur les trottoirs et dans les parcs. Les lois édictées ne seront efficaces qu'en autant qu'elles seront secondées par l'éducation familiale, et qu'elles ne seront pas enfreintes brutalement par ceux qui les appliquent ou veulent les faire respecter.

A QUI LA FAUTE ?

L'on verse des larmes qui semblent bien sincères, en haut lieu, et l'on se plaint amèrement des progrès de la mortalité infantile, des épidémies de fièvre typhoïde, ou de l'invasion de la tuberculose. Mais, à qui la faute

si certaines fabriques ne sont que des cages à microbes ?

A qui la faute si, au sein même de la métropole commerciale de notre vaste pays, il y a tant d'ateliers insalubres, tant de maisons malsaines à démolir et qui ne le sont pas ?

A qui la faute si, pour faire fleurir son *bedit négoce*, le Juif épargne même l'air à ceux qu'il emploie ?

A qui la faute si certains quartiers de la ville ne sont plus appelés autrement que nids à microbes ?

A qui la faute si la mortalité infantile augmente partout où la conscience particulière ne s'est pas révoltée ?

A qui la faute si le "syphilitique" et le tuberculeux se désaltèrent à la même source d'eau impure que nos enfants, dans les parcs ?

A qui la faute si, sous le couvert des lois, au delà de mille cafés et restaurants versent à boire au peuple dans des verres rincés à la façon des restaurateurs, dans la rinçure des verres de ceux qui ont bu précédemment et toujours essuyés avec la même toile souillée ?

A qui la faute si la licence des hôteliers leur permet d'arracher le sou aux quêteux et les copes du tramp en leur donnant des free lunchs que l'expérience des lapins de tantôt prouverait être l'une des causes les plus certaines de tuberculose dans la cité ?

A qui la faute si, au pied de la montagne aux flancs de laquelle s'ébattent joyeusement nos chers petits, pullulent des germes de mort, si les bacilles de Koch balayés dans toutes les rues s'y prélassent au soleil de l'été, en attendant qu'i s s'endorment paisiblement sous les neiges de l'hiver, pour revivre, plus vigouroux, en compagnie de millions d'autres, au retour du printemps ?

A qui la faute enfin si, malgré les expositions antituberculeuses, malgré les commissions royales et malgré

les congrès, la tuberculose bat son plein, et nous enlève, à sa part, chaque année, 10% de nos morts ?

La faute en est autant aux particuliers qu'aux pouvoirs publics.

Ce qu'il importe pour vous, Mesdames, et quand je m'adresse à vous je m'adresse à toutes les familles canadiennes-françaises, c'est de vous renseigner d'abord, de vous convaincre ensuite, et puis, après cela, de vous révolter ! Et par révolte, j'entends insister sagement mais énergiquement, chacune dans sa sphère, dans la mesure de toutes les influences à votre disposition.

Qnand vous aurez appris à vos enfants qu'il ne faut jamais cracher à terre; quand vous leur aurez fait prendre l'habitude de ne jamais mettre dans leur bouche des objets souillés, sous de cuivre ou verres de restaurant ; quand vous leur aurez donné des chambres bien aérées ; quand vous aurez fait disparaître les coins noirs de votre maison ; quand vous saurez que la propreté est faite non pas de dentelles, de chiffons, de froufrou et de ramasse-pouissière, mais d'eau pure, d'air salubre et de rayons de soleil ; quand vous serez convaincus de la nécessité qu'il y a de travailler à la culture physique en même temps qu'à la culture intellectuelle et morale de vos enfants ; quand vous suivrez à la lettre les prescriptions de l'hygième dans votre domicile particulier ; quand vous aurez la notion personnelle du danger que vous courez dans les parcs et sur la rue ; quand vous comprendrez qu'il importe de ne pas cracher dans un lieu public, sans souci de contaminer ses semblables ; alors, nous pourrons espérer voir diminuer le fléau de la tuberculose. C'est l'éducation de la famille qu'il importe de faire pour ensuite édifier celle de la masse et de ceux qui la gouvernent.

Le souci de l'intérêt du prochain n'est pas assez ré-

pandu chez nous. Combien n'arracheraient pas, sur leur parterre, un brin d'herbe qui, chez le voisin ou dans un parc, cassent les branches pour cueillir les fruits ou simplement les fleurs ? Il importe pour rendre possible l'application des lois de l'hygiène de persuader à chacun que l'intérêt collectif n'est, en ces matières, que la somme des intérêts individuels.

Parviendrons-nous à cela ? Oui assurément, si nous sommes secondés privément et publiquement.

✦ ✦ ✦

Je crois en avoir dit assez pour faire comprendre comme l'étude de cette question en appelle d'autres sur sa route. Je n'ai guère soulevé, cependant, qu'un coin du voile: A vous de compléter mes données imparfaites et surtout de mettre en pratique les conseils que vous aurez saisis au vol.

Heureusement, l'initiative privée n'est pas seule au combat.

Les congrès médicaux de tous les pays du monde ont, tour à tour, mis cette question de la tuberculose à l'étude et tenté de la résoudre. Les gouvernements, soucieux de la vie de leurs administrés, ont favorisé ce mouvement. Disons, à l'honneur du nôtre, qu'il a nommé une commission antituberculeuse dont le rapport défraye les *statistiques* de tous ceux qui s'occupent actuellement de la question. Enfin, les sociétés philanthopiques des deux mondes, dans la mesure de leurs moyens et selon la conception sociale de leurs administrateurs, contribuent à la solution de ce difficile problème. Chez nous, la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, en tête du mouvement, organise pour l'année prochaine la plus complète expo-

sition antituberculeuse que nous ayons encore vue. C'est plus qu'un gage de succès ; et, si j'ai bonne souvenance, sous le souffle inspirateur d'un de ses membres les plus distingués, M. le chanoine Lepailleur, mon ardent et infatigable curé, à sa dernière réunion bi-annuelle, la Société des Artisans Canadiens Français est entrée de plein pied dans le mouvement.

De l'union de toutes ces bonnes volontés, espérons-le, de ces efforts combinés sortira, pour le peuple, une éducation antituberculeuse solide, une éducation toute faite de convictions et de principes hygiéniques appliqués, dans la famille, à l'école, dans les lieux publics et partout ; de sorte que s'il est vrai que nous naissons tous plus ou moins tuberculisables, ce sera le petit nombre qui mourra tuberculisé.

Dr. J. Gauvreau.

22 mai 1911.

Nous devons à la gracieuse amabilité de M. J. N. Laprès, successeur de J. A Dumas, coin des rues Sherbrooke et St-Denis, les clichés des Dispensaires Bruchési et du Saint Enfant Jésus.

J. G.

Offert

GRACIEUSEMENT PAR L'

INSTITUT BRUCHESI

A L'OCCASION DE

L'EXPOSITION POUR LE BIEN-ETRE DES ENFANTS

1912 Octobre 1912